

La vérité est que les officiers désignés pour les suivre n'étaient pas précisément enchantés d'une corvée qui leur paraissait aussi dangereuse qu'inutile. Bref, ils marchaient dans la combinaison avec le relatif entraîn de chiens qu'on fouille.

Désireux d'en finir tout d'un coup, ils commencèrent par manifester le désir de débuter par l'épreuve à outrance. Il ne fallait pas moins de protestations énergiques de l'entrepreneur pour paralyser cette échappatoire et obliger la commission à suivre la marche habituelle, en partant d'une charge faible, que progressivement on augmenta.

Par exemple, on déploya la prudence la plus méticuleuse, et l'on ne mit le feu à la pièce que de très loin, au moyen d'une interminable ficelle, quand on fut bien sûr que toute la commission, accompagnée de M. Link, le représentant de l'inventeur (lequel n'était pas le moins effrayé) était à l'abri dans le creux d'un ravin.

Le canon ayant fait, à ce premier coup, merveille, force fut bien de poursuivre l'expérience, toujours avec les mêmes précautions. On en arriva enfin à la charge maximale, c'est-à-dire à celle qui, avec deux projectiles, devait développer dans l'âme une pression formidable de 2,134 kilogrammes.

A ce moment, tous les membres de la commission surent trouver un valable prétexte pour s'esquiver, à l'anglaise, à l'exception d'un seul, l'officier spécialement chargé du rapport, que le sentiment du devoir clouait à son poste, mais qui aurait payé diablement cher pour être ailleurs.

Cependant le canon tint bon, sans échauffement sensible : seul, l'affût se rompit.

Le canon de cuir aurait eu, *ipso facto*, cause gagnée, si la surprise évidente et l'allégresse intempestive du mandataire de La Tulipe n'avaient donné à penser au jury d'examen que ce succès inespéré pouvait bien être un peu l'effet du hasard.

Bref, on a exigé de nouveaux essais prolongés, avec une pièce d'un nouveau type, se chargeant non plus, comme la pièce du modèle primitif, par la bouche, mais par la culasse.

Les choses en sont là ; mais il n'empêche que, non plus que le canon de bois, le canon de glace ou le canon de papier mâché, le canon de cuir n'est un mythe.

C'est égal ! Je vois d'ici la tête des mandarins du comité d'artillerie, si un François venait leur demander, à l'exemple du Fanfan La Tulipe d'outre-mer, d'essayer un canon en peau de vache !

Rappelez-vous plutôt l'accueil qu'ils firent naguère à ce pauvre Turpin, qui avait pourtant à son actif l'invention de la mélinite !

Il est vrai que Turpin, rêvant de rendre les projectiles automobiles et de réhabiliter les fusées de guerre, ne se contentait pas de supprimer le trou : il poussait encore l'hérésie jusqu'à ne rien faire autour !

EMILE GAUTIER.

— Envoyez-nous les noms de vos amis qui peuvent être désireux de s'abonner au RÉVEIL.

UN AMOUR DE L'ARÉTIN

Une étude puissante, avec des contours d'une superbe réalité est faite sur l'Arétin par M. Jean Richépin dans la *Nouvelle Revue* du 1er novembre. En voici un extrait.

Certes, avant l'Arétin, nous dit M. Jean Richépin, on savait l'art de battre monnaie avec l'éloge ou la satire. C'est un art aussi vieux que celui de flatteur, c'est-à-dire aussi vieux que le monde, mais on flattait celui-ci ou celui-là, on s'attachait à quelqu'un. On était le panégyriste d'un maître, et l'on attaquait abrité sous sa protection. Puis on ne faisait pas le métier en grand. L'originalité de l'Arétin, sa force, fut de fonder en quelque sorte une entreprise d'éloge et de blâme. Il se mit à tenir boutique de calomnie. Se retrancher dans un fort inaccessible aux vengeances et mettre de là tout le monde à contribution, telle fut son idée. Poltron comme il l'était, il sut en même temps se préserver des dangers que pouvait offrir le métier. Fanfaron, mordant, cruel avec ceux dont il n'avait rien à craindre, il trouva moyen de faire croire qu'il était prêt à dire toute vérité, et qu'il ne reculerait devant rien. Ainsi, il pouvait faire acheter son silence. Quant à ses éloges, sa réputation de satirique devait leur donner un prix singulier que n'avaient pas ceux des flatteurs de profession. Joignez à cela son audace d'aventurier, son cynisme d'écrivain, ses dispositions naturelles à faire le charlatau, et vous aurez le secret de la terrible puissance qu'il inaugura et qui est devenue la maîtresse du monde. Il fut le véritable créateur du chantage en grand, qui est resté le plus solide fondement de l'influence en matière de presse.

Venise est la seule ville libre en Italie. Là, tranquillement, à couvert sous l'égide de la République neutre, pourvu qu'il n'ait pas maille à partir avec elle, il pourra travailler à sa guise dans sa nouvelle manière. Le 27 mars 1527, il y fait son entrée et paye sa bienvenue en platitudes par une épître au doge. Maintenant, il est assuré contre l'extérieur et va se mettre à l'œuvre.

Trois ans après, en 1530, il est le maître de la littérature italienne, le véritable roi de l'Italie et même de l'Europe. Il écrit en protecteur au Tasse, il correspond avec les potentats, il tient tête au pape, il est redouté, tout-puissant, et c'est le divin Arétin.

Vouslez-vous savoir comment vit l'ancien apprenti relieur, l'ancien valet, le capucin, défroqué, le souteneur misérable, l'ainant des cuisinières, le fils de la prostituée ? C'est à n'y pas croire.

Sur le Canale Grande, s'élève un palais comparable aux plus beaux de Venise, un palais tout de marbre avec des colonnes, des ogives, des statues, qui paraît, dès l'entrée la demeure d'un prince.

L'intérieur est plus somptueux encore. Ce n'est pas seulement le palais d'un prince, c'est le magasin d'un richissime commerçant, encombré des produits de l'Europe et de l'Asie. On marche de luxe en luxe, de splendeurs en splendeurs,

L'escalier qui mène à la première salle est monumental. Les murs sont peints à fresque. Des tapis de Smyrne essuient les pieds des visiteurs dont on ne demande même pas le nom. Dans l'antichambre où